



# Introduction :

## Penser l'engagement

Chowra Makaremi  
Université de Montréal  
et  
Léa Kalaora  
Université de Montréal

*Votre question est : pourquoi je m'intéresse autant à la politique? Pour vous répondre très simplement, je dirais : pourquoi ne devrais-je pas être intéressé? Quelle cécité, quelle surdité, quelle densité d'idéologie auraient le pouvoir de m'empêcher de m'intéresser au sujet sans doute le plus crucial de notre existence, c'est-à-dire la société dans laquelle nous vivons, les relations économiques dans lesquelles elle fonctionne, et le système qui définit les formes régulières, les permissions et les interdictions qui régissent régulièrement notre conduite. L'essence de notre conduite est faite, après tout, du fonctionnement politique de la société dans laquelle nous nous trouvons. [...] ne pas s'intéresser à la politique, cela serait un vrai problème. Au lieu de me poser cette question, posez-là à quelqu'un qui ne se préoccupe pas de politique. Alors vous aurez le droit de vous écrier : « Comment, cela ne vous intéresse pas? »  
Foucault 1994:493-494*

Notre invitation à « penser l'engagement » pour le présent numéro d'Altérités n'a reçu que peu de réponses. Étonnées, nous nous sommes interrogées : la question est-elle mauvaise? Malvenue? Difficile? D'arrière-garde? Face à cela, il nous semble important de clarifier la démarche qui est à l'origine de ce questionnement et qui donne sa cohérence à l'ensemble des textes ici réunis.

Si l'on repart du concept, l'engagement désigne « un mode d'existence dans et par lequel l'individu est impliqué activement dans le cours du monde, s'éprouve responsable de ce qui arrive, ouvre un avenir à l'action »; il désigne également « un acte par lequel l'individu se lie lui-même dans son être futur, à propos soit de certaines démarches, soit d'une forme d'activité, soit même de

sa propre vie »<sup>1</sup>. L'engagement implique donc une certaine temporalité et un certain rapport au futur, en faisant jouer, dans ces deux acceptions, son héritage étymologique qui renvoie à la « mise en gage », au sens figuré ou au sens propre : les « engagés » désignaient dans le monde colonial les coolies qui, après l'abolition de l'esclavage, mettaient leur personne en gage pour une durée limitée.

« Penser l'engagement » renvoie à deux niveaux de réflexion, tous deux présents dans le numéro. Le premier prend l'engagement comme sujet d'analyse et d'investigation théoriques. Le second réfléchit sur l'engagement dans la démarche de recherche, à travers un retour réflexif sur les conditions et la portée du travail d'enquête. Cette dimension invite à un retour critique sur le dispositif méthodologique en posant la question des rapports entre pouvoir et savoir, en amont et en aval de la recherche. Le « terrain » ne préexiste pas au chercheur : en amont, la construction de l'objet de recherche engage une responsabilité qui se manifeste autant dans les choix méthodologiques et éthiques que dans la « place » occupée par l'anthropologue sur le terrain. En aval, la diffusion de la recherche pose la question d'une prise de parole engagée, qui implique les enjeux de préservation (patrimoine, culturelle, archéologique), mais s'inscrit aussi entre l'exigence de la dénonciation et du témoignage et l'impératif du secret et du silence lorsque ceux-ci participent d'une stratégie de résistance. Ainsi, nos questions de recherche ne sont pas posées dans l'unique but de faire avancer le savoir anthropologique, mais en connaissance de cause, elles s'inscrivent dans ou en tension avec un contexte politique qui détermine leurs usages, leurs conditions sociales de production – et leur pertinence, ajoutons-nous.

## Engagement et savoir critique

Ce constat nous porte à réfléchir sur la forme – ou les formes – de l'engagement dans notre recherche à la lumière du projet de connaissance propre aux sciences sociales : celui d'un savoir critique. « Nous éprouvons la nécessité d'agir devant l'importance des problèmes, mais (nous) sommes conscients d'obéir à une compréhension très partielle des réalités sociales, et dans ce cas, des réalités humaines » (Foucault 1994:498). Le rappel de la dimension « très partielle » de notre compréhension du réel nous dit combien il serait hasardeux de verrouiller notre démarche intellectuelle et notre méthode dans un cadre conceptuel – une rationalité – qui ne permet pas de saisir la complexité des réalités humaines. Ceci vaut également pour les catégories telles que la neutralité et la partialité, la subjectivité et l'objectivité qui, en général, servent à réfléchir sur l'engagement en sciences sociales. Il s'agit dès lors d'ouvrir le travail de compréhension et d'analyse à des dimensions qui en sont a priori tenues à l'écart, telles que le désir – qui nous pousse sur tel ou tel sujet – ou le rôle des affects – qui influence notre parcours sur le terrain aussi bien que notre travail de mémoire. D'où l'impératif de « penser » l'engagement. Le paradoxe pointé par Foucault est celui d'une temporalité double : entre l'urgence de l'action et le temps indéfini d'une compréhension qui reste à développer, sans certitude exacte sur le sort de l'entreprise. C'est aussi celui d'une contradiction entre le constat d'une situation (la capacité immédiate de voir « l'importance des problèmes ») et la difficulté à l'analyser. Ce paradoxe ouvre sur la question d'une distanciation critique : non pas dans le sens d'une « neutralité » possible ou voulue, mais

<sup>1</sup> Engagement. Encyclopaedia Universalis. Corpus 6. p.102.

dans le sens d'une distance au monde qui travaille à (re)penser les possibilités de son changement. Creuser notre compréhension des réalités humaines et sociales dans un rapport constant à un horizon d'action, voici donc posé le cadre de l'engagement.

La question qui demeure alors est la suivante : comme nous le rappelle la définition citée en ouverture, s'« engager » suppose une rationalité spécifique, une conception de l'action, de la responsabilité, de la temporalité, une définition des objectifs qui entrent en tension avec la singularité d'un projet de savoir. En effet, ce projet de savoir trouve son fondement dans une certaine aptitude à suspendre les croyances et à se distancier des cadres qui, justement, constituent la rationalité de l'action engagée. Dès lors, comment penser la dimension proprement politique de notre démarche de savoir, sans la formuler à travers les enjeux de « mise en gage », d'investissement dans l'action et de responsabilité que suppose l'engagement? Ces catégories, qui se sont imposées à travers l'histoire intellectuelle du vingtième siècle, restent en deçà de la complexité et de l'ambivalence dans laquelle veut penser l'anthropologie. Il semble que plus on s'engage dans le terrain, plus on s'éloigne de la formulation canonique de l'engagement.

Dès lors, cet engagement dans le terrain opère une remise en question de l'unicité et de l'identité du chercheur : ce n'est pas un bloc qui s'investit tout entier, mais un être qui expérimente en situation une remise en jeu de ses contours et de ses limites. L'engagement renvoie alors à l'éclairage ou la compréhension spécifiques qu'apporte l'immersion dans le terrain (Pandolfi 1993). En effet, le terrain ne se construit pas à partir et autour de dispositions préexistantes. C'est au contraire l'expérience qui y est faite, la façon dont elle change celui qui s'y soumet et la façon dont ces déplacements – imperceptibles ou brutaux – sont ressaisis dans le travail d'écriture qui sont en jeux. L'ethnographe n'est pas simplement le dépositaire d'un récit (Geertz 1973), contrairement à une certaine idée de l'observation témoignante, mais il est acteur et producteur. C'est lui, incarné dans le terrain, qui déplace et crée des brèches de sens, en révélant cette corporéité du terrain qui a été approchée à travers la notion d'« embodied fieldworker » (Turner 1984; Coffey 1999). Cette corporéité pose l'idée d'engagement d'une nouvelle façon, que creuse radicalement Favret-Saada (1977), en mettant son corps en jeu comme lieu d'expérience des « aspects non verbaux et involontaires » qui tissent le monde social. C'est dans ce contexte que la notion de « crise de la présence » développée par de Martino (2007[1958]) s'avère être un apport fondamental, que les contributions de Filippo Furri et d'Erik Bordeleau placent au cœur de leur réflexion critique sur l'engagement.

## Contributions au numéro

Parmi les contributions, beaucoup s'interrogent sur l'engagement de l'anthropologue dans son terrain. La question de l'engagement n'est ainsi plus conçue hors-terrain, à travers un « avant » et un « après », mais se pose en termes de collaboration – qui décide des termes de l'enquête, d'où vient l'initiative, qui pose le problème –, d'accès et de présence. Rendre compte du terrain revient alors à rendre compte de ce « théâtre de réflexivités complices »<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Expression qu'emploie Marcus (2002) à propos du terrain multi-site.

Revenant d'un terrain effectué en Russie post-soviétique, Sarah Carton de Grammont « pense à haute voix » et s'interroge sur les enjeux de sa recherche en posant la question des usages, de la destination et de la démarche intellectuelle et pratique dans laquelle s'inscrit son travail : « les engagements du texte à écrire une fois circonscrits, ainsi que ses désengagements, il devient plus facile de l'écrire ». Se situant dans le moment qui suit l'immersion et précède la production du texte, l'auteur pose les bases d'un questionnement méthodologique préalable au travail d'écriture.

Le texte de Maude Désilets réfléchit quant à lui sur la mise à disposition d'une histoire populaire et d'un média (la caméra) pour servir des revendications locales. En effet, de 2004 à 2006 l'équipe de recherche dont l'auteur faisait partie a, d'une certaine manière, participé aux luttes territoriales des Autochtones brésiliens Kaingang en permettant à leurs informateurs d'utiliser (et d'orienter) leurs données ethnographiques vidéo. Se situant dans « une voie qui ne peut demeurer neutre », l'auteur s'interroge d'une manière plus large sur la place de la collaboration, de l'initiative, du « juste retour à la communauté » dans l'engagement anthropologique.

Aranzazu Recalde amorce une interrogation critique sur la façon dont un processus politique régional, le MERCOSUR, et un thème sensible dans l'espace public, les migrations, sont constitués comme sujet d'étude en anthropologie. Le texte prend appui sur ce questionnement pour réfléchir sur les relations entre la pratique d'une discipline et des pratiques de gouvernement – entre l'anthropologue, les décideurs et les pouvoirs publics. En partant de questions économiques et politiques locales, des intérêts, des jeux d'influence et des relations de pouvoir qui y sont engagés, l'article interroge plus largement la figure de l'« expert » et les enjeux politiques dans lesquels s'inscrit la formulation de nos questions de recherche.

Enfin, dans une note de recherche, « Comment mener une ethnographie au Chiapas? », Sabrina Melenotte s'interroge sur l'accès au terrain et aux enquêtés dans un contexte politique de crises. Elle montre comment l'accès au terrain, par le biais d'une ONG, détermine ici la relation aux enquêtés (les Zapatistes). Revenant sur un terrain qui s'est construit à travers une prise de parti, zapatiste, initiale, et une expérience professionnelle, l'anthropologue réfléchit sur la façon dont ses marges d'action et ses possibilités de rencontres ont été prises dans des rapports de force locaux, qui l'amènent à réévaluer les modalités et le sens de son travail.

Deux textes font de l'engagement leur sujet de réflexions et d'élaborations théoriques. Erik Bordeleau pose la nécessité de repenser notre rapport à l'action engagée et les formes actuelles de notre existence politique en revenant sur l'expérience communiste au 20<sup>e</sup> siècle et en interrogeant les rapports du totalitarisme à la subjectivité. En revenant sur les dispositifs, notamment esthétiques, de production de « l'homme nouveau » en Chine communiste, mais aussi sur la confrontation intellectuelle entre Sartre et Merleau-Ponty, il mène une réflexion critique sur le « volontarisme » qui est au fondement de l'action révolutionnaire. Ces questionnements cherchent à ouvrir un espace de réflexion sur les fondements métaphysiques de notre conception du politique.

Le texte de Filippo Furri interroge la pratique de terrain à partir d'une lecture de *Dans la colonie pénitentiaire* de Kafka (1991[1919]) (à la lumière de celle faite par Pierre Clastres). Identifiant le « chercheur en voyage d'études » de la nouvelle de Kafka à l'anthropologue, l'auteur s'interroge sur la position de

témoins et d'acteurs au sein de terrains violents. À travers un détour singulier par la fiction littéraire, l'auteur s'attarde sur certaines « limites » de la pratique anthropologique en revenant sur « la mise en scène de la "crise de la présence" d'un observateur dans un univers, lui-même en crise, en décomposition, à l'heure historique (1919) d'une ethnographie "scientifique", exotique et coloniale ».

Sont enfin réunis dans ce numéro deux entretiens accordés à Chowra Makaremi. Dans le premier, Vincent Crapanzano, auteur entre autres de *Tuhami: Portrait of a Moroccan* (1980) et d'*Imaginative Horizons* (2003), examine l'engagement au sein de la relation entre le chercheur et son interlocuteur. L'entretien s'intéresse à la place, la signification, la nécessité et la rhétorique des silences au sein de cette relation. S'interroger sur les silences comme outil herméneutique et comme processus maïeutique, mais aussi comme danger potentiel, élargit la réflexion à la place qu'ont les émotions dans le travail de connaissance.

Dans le second, Alain Denault, co-auteur de *Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique* (2008), expose les méthodes de cette recherche collective militante qui s'est construite à travers une méthodologie et un cadre conceptuel scientifiques. Il revient sur les conditions pratiques et intellectuelles dans lesquelles a émergé cette recherche, ainsi que sur les enjeux politiques dans lesquels s'inscrit sa parution. L'entretien est précédé d'un compte rendu de l'ouvrage par Enriqueta Sugasti.

## Écriture et expérience ethnographique

Bien que développant des angles d'approche et des thèmes divers, les contributions réunies dans ce numéro sont traversées par des enjeux communs. Plusieurs lient la question de l'engagement à celle de l'écriture. Pour Vincent Crapanzano, l'attention portée à l'écriture, à la littérarité et au texte comme conditions de production et de reformulation du savoir anthropologique se retrouve dans sa démarche singulière vis-à-vis du silence. Ouvrant sa réflexion à l'influence de la littérature et de la psychanalyse, il développe l'idée d'une sorte de fonction « rhétorique » du silence dans l'économie psychique et subjective. Sarah Carton de Grammont s'interroge sur l'écriture ethnographique, comme lieu de reformulation conceptuelle et de définition de sa démarche personnelle, en posant la question de sa production, de sa portée et de sa destination. S'éloignant de l'exposé académique, l'article illustre, dans la singularité et l'intimité de son ton, une prise de position intéressante, en montrant comment écrire, c'est choisir une définition de l'anthropologie : « N'y a-t-il pas dans la crudité des textes anthropologiques qui décrivent le monde comme il va, parfois, aussi, l'envie que le monde soit différent? » Ici, la question de l'écriture est liée à celle de l'humour, comme démarche intellectuelle et posture éthique. Son texte renoue ainsi avec les ressources, les jeux de distance et d'investissement qu'offre la notion complexe d'« ironie », richement exploitée dans la démarche littéraire, mais relativement absente du registre ethnographique. L'article de Filippo Furri s'intéresse à l'écriture sous l'angle de la fiction, dont il explore les différents rapports avec le travail d'observation empirique. Il propose de lire l'œuvre de fiction comme un « révélateur » et un contrepoint critique qui ouvre un nouvel espace de réflexion pour penser les enjeux propres à la pratique ethnographique.

La plupart des textes réunis renvoient également à la question de l'observation dans l'expérience du terrain ethnographique et aux différentes articulations entre « observation » et « participation ». En effet, à mesure que la méthode ethnographique se solidifie et qu'elle est empruntée dans d'autres démarches (par les politologues, les sociologues, les criminologues), elle se réclame d'idéaux-types, jamais atteints, mais pourtant nécessaires en ce qu'ils constituent l'horizon souhaitable de la discipline (Fine 1993) : les vertus classiques (l'ethnologue « gentil », « amical » et « honnête »), les savoir-faire techniques (l'ethnologue « précis », « observateur », « non-intrusif ») et le moi ethnographique (« candide », « chaste », « juste », « littéraire »). Or, ce balisage normatif semble bien introduire plus de confusion qu'il ne fournit de repères, lorsqu'on mesure la distance qui sépare les impératifs de la bonne observation et l'espace, le temps, les affects et les relations de forces en jeu dans des situations vécues. Rabinow (1977) souligne en effet que les « faits » anthropologiques ne sont pas posés « au-dehors » en attendant d'être collectés et ramenés au laboratoire pour être analysés. Ils sont incarnés dans des « expériences vécues » qui, par là même, ne sont ni fixes, ni monosémiques. Alors se posent les conditions de possibilité d'une observation « intrusive » : comment l'architecture du terrain et les enjeux de la rencontre configurent-ils la relation aux enquêtés, dans la mesure où les relations d'enquête se nouent dans une situation (très déterminée) de pouvoir ?

Ainsi Filippo Furri questionne-t-il la possibilité de se poser comme « observateur » d'une violence extrême, en l'occurrence la torture (que celle-ci soit rituelle chez Cathin ou pénale chez le chercheur de Kafka). Il pointe les enjeux de pouvoir, mais aussi les paradoxes de l'intervention et de la non-intervention que ces terrains posent à l'observateur. Appuyant le doigt sur un « malaise » de la pratique ethnographique, et explorant ces limites où se négocient la possibilité et la radicale impossibilité de l'observation, l'auteur ouvre la question de l'engagement sur la redéfinition de la notion de responsabilité. Pour Vincent Crapanzano, les rapports entre participation, observation et construction du terrain se posent à travers l'introduction d'une nouvelle catégorie aux côtés de la distinction binaire entre privé et public : la « clandestinité » comme condition et forme politique à repenser. Sabrina Menelotte pose la question de l'observation participante en amont de la recherche, dans la négociation de l'accès au terrain, comme l'illustre son expérience au Chiapas. En découle une réflexion sur la nature des terrains fermés, des terrains « minés » (Albera 2001) ou « sensibles » (Bouillon, Fresia et Tallio 2006) et sur les limites empiriques et théoriques qu'ils posent au travail d'enquête. Pour Maude Désilets et Aranzazu Recalde, cette question se pose en aval, à travers les enjeux de restitution et les usages politiques locaux du savoir. Elle amorce une réflexion critique en se confrontant aux figures du chercheur *advocate*, soutien et porte-voix d'une cause (Paine 1985; Hastrup et Elsass 1990), du *companheiras*, compagnon de lutte (Scheper-Hughes 1995) ou de l'expert (Castel 1985; Weil 1993).

Finalement, il est question d'une expérience politique. Cette remise en cause des cadres rationnels de l'action engagée, mais aussi de l'identité même du chercheur – qui s'élabore à même les contradictions entre analyse et action, culture et pouvoir – est une position stratégique qui tente de réinventer l'impératif de « comprendre le monde pour le changer » tout en remettant en question ce que « comprendre » veut dire. Ce que l'on met en gage, c'est le projet de savoir que l'on essaie de porter, sachant qu'on le travaille en vue d'un usage possible, dans un futur indistinct. Dès lors, notre rapport à l'utopie est plus complexe qu'il n'y paraît.

## Références

- Albera, Dionigi  
2001 Terrains minés. *Ethnologie Française* 85(1):5-1.
- Bouillon, Florence, Marion Fresia et Virginie Tallion, dirs.  
2006 *Terrains sensibles : questions épistémologiques et méthodologiques*. Paris: CEA/EHESS.
- Castel, Robert  
1985 L'expert mandaté et l'expert instituant. CRESAL, Situations d'expertise et socialisation des savoirs. Saint-Etienne: CRESAL.
- Coffey, Amanda  
1999 *The Ethnographic Self: Fieldwork and the Representation of Identity*. London: Sage.
- Crapanzano, Vincent  
1980 *Tuhami: Portrait of a Moroccan*. Chicago: University of Chicago Press.  
2003 *Imaginative Horizons: An Essay in Literary-Philosophical Anthropology*. Chicago: University of Chicago Press.
- de Martino, Ernesto  
2007[1958] *Il mondo magico*. Turin: Bollati Boringhieri.
- Deneault, Alain, Delphine Abadie et William Sacher  
2008 *Noir Canada, Pillage, corruption et criminalité en Afrique*. Montréal: Écosociété.
- Favret-Saada, Jeanne  
1977 *Les mots, la mort, les sorts*. Paris: Gallimard.
- Fine, Gary Alan  
1993 Ten Lies of Ethnography: Moral Dilemmas of Field Research. *Journal of Contemporary Ethnography* 22(3):267-294.
- Foucault, Michel  
1994 De la nature humaine : justice contre pouvoir. *In Dits et Écrits II*. Michel Foucault. Pp. 493-494. Paris: Gallimard.
- Geertz, Clifford  
1973 Thick Description: Toward an Interpretative Theory of Culture. *In The Interpretation of Cultures*. Clifford Geertz. Pp. 3-30. New York: Basic Books.
- Hastrup, Kirsten et Peter Elsass  
1990 Anthropological Advocacy: A Contradiction in Terms? *Current Anthropology* 31(3):301-311.
- Kafka, Franz  
1991[1919] *Dans la colonie pénitentiaire, et autres nouvelles*. Bernard

Lortholary, trad. Paris: Flammarion.

Marcus, George E.

2002 Au-delà de Malinowski et après Writing Culture : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie. Ethnographiques.org, Numéro 1, Document électronique, <http://www.ethnographiques.org/2002/Marcus.html>, mis en ligne en avril 2002.

Paine, Robert, dir.

1985 Advocacy and Anthropology: First encounters. Memorial University of Newfoundland: Institute of Social and Economic Research.

Pandolfi, Mariella

1993 Le self, le corps, la « crise de la présence ». Anthropologie et Sociétés 17(1-2):57-77.

Rabinow, Paul

1977 Reflections on Fieldwork in Morocco. Berkeley: University of California Press.

Scheper-Hughes, Nancy

1995 The Primacy of the Ethical. Current Anthropology 36(3):409-440.

Turner, Aaron

2000 Embodied Ethnography. Doing Culture. Social Anthropology 8(1):51-60.

Weil, Patrick

1993 Le chercheur et la décision politique. Critique internationale 1:44-53.

*Chowra Makaremi  
Doctorante  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
chowra.makaremi@gmail.com*

*Léa Kalaora  
Doctorante  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
leakalaora@gmail.com*